

# Princesse † Edulis par Frédéric Léal

Dans ma petite tête, elle a longtemps rimé avec *peuchère*.

C'était « l'huître du bassin » *peuchère*.

– *Passe-moi le couteau.*

C'est vrai qu'elle reste bon marché comparée au foie gras (symboles, elle comme lui, d'un certain luxe accessible à tous).

Bon marché, vite dit ! – à la criée sur les ports, sur les marchés girondins, dans les rues de Bordeaux, chez *certain*s poissonniers – là d'accord. C'est une autre paire de manche au restaurant et, pis, dans la capitale (que dire des capitales étrangères !).

Je m'étonne de sa faible cherté parce que quand on sait ce qu'on sait, même si on n'a pas eu l'occasion de le voir de ses propres yeux, on ne peut qu'être baba.

Tiens, prenez Maryse.

Trente-neuf ans.

Liée à un indigène.

Elle se lève avec – avant – la marée, de nuit s'il faut.

Combien de fois par jour il lui faut tirer les montants de ses cuissardes **han** ! l'obstacle du calcaneum

Autant de fois elle devra forcer sur les talons en caoutchouc, l'un après l'autre, pour *ah putain de pieds* !

Et l'état des chaussettes !

Avec son frère et son homme, tous trois assis dans la barge à fond plat, ils se laissent dériver sur les eaux qui fuient la Leyre, direction l'Atlantique. Le trajet s'achève peu après quand ils s'échouent au pied d'une de leurs concessions.

On ne perd pas de temps.

On gratte. On retourne. On ratisse.

On frotte

On gratte, on retourne, on ratisse.

On gratte on retourne on ratisse

ongratteonretourneonratisse

ratetourneratisse ratetounatisse atetounatisse

hisse hisse hisse

Etc. Jusqu'à la prochaine marée.

Soit dit en passant, ils usent de ce papier-kraft qui tantôt emballe un outil, tantôt protège des clés, voire le couteau – une façon comme une autre de rendre service aux amis de la Cellulose.

Chorégraphie identique répétée à chaque marée praticable vers l'un ou l'autre site

Ares

Audenge

Arguin

Arguin, de plus en plus rarement *on néglige l'entretien de parcs devenus trop hasardeux... Les tempêtes, la géodynamique des bancs ont imposé leurs caprices à la sagesse des hommes.*

Les voici à se ridiculiser au masque et au tuba. Bientôt les palmes ?

Un monde hier de métal et de bois, coulé dans le sable et l'eau.  
Aujourd'hui, à part la tuile chaulée, le plastique est la matière  
reine. Un jour, tout sera conçu dans un matériau plus habile.  
Alors on regrettera le bon vieux temps debout penchés à se  
détruire le dos – le bon vieux temps du plastoc !

L'huître finie est déposée quelques jours dans les bassins dégorgeoirs. L'eau douce  
la nettoie de ses impuretés. Elle est prête à la consommation.

Un numéro indique sa taille. Le numéro et la provenance indiquent le prix. Et la  
saison. Le prix indique la qualité. La qualité, l'origine.

L'huître est séduisante – un peu comme tout objet si on le regarde de près  
– non, une huître a plus de charme que le tout venant.

Camouflage baroque : tu imites les vagues pétrifiées des slikkes.

Il faut choisir d'apposer  
judicieusement la lame , Tout le danger vient de là.  
entre deux stries.

Quand sur les dunes on saute (l'esprit léger) par dessus les oyats, dans le sable  
chaud et souple, on se plante sur les redoutables chardons.

Aïe !

Voilà ton principe de précaution.

L'huître est hermaphrodite, avec tout ce que ce mot subtil comprend.

Tout le monde connaît l'histoire – sauf ceux qui ne la connaissent pas.

Une histoire vaseuse...

De profundis *ostrea edulis*, qu'une épizootie a laminé il y a près d'un siècle. *L'edulis*  
– plate, ronde, onctueuse *edulis* ! Un parasite d'une proche espèce tordra le cou à sa  
remplaçante, une portugaise de taille modeste et creusée en son milieu d'une excavation longtemps  
honnie, que moi je trouve très saillante (ils sont cons ces anciens !). Quatre ou cinq attaques  
successives auront raison de cette humble lusitanienne. Une Japonaise (importée du  
Canada) a pris le relais – elle résiste encore aujourd'hui aux assauts du  
*monostroma obscurum*. Il paraît qu'elle ressemble à la Portugaise. Facile à vivre...

Sans foucades.. On peut parier que – miracle ou malheur de la  
génétique – on ne goûtera plus jamais à la gravette – jugée pourtant  
inégalable devant l'Histoire – supplantée aujourd'hui par la *gigas*,  
demain par la *triploïde*.

Triploïde – stérile, filtrant sans effort l'eau  
saumâtre. On la compare au chapon. On la  
croit sans danger. José Bové ne la porte pas  
en haute estime. Mais il paraît que tu n'es pas  
si eunuque que ça.

Ingrat des services rendus par la Portugaise, le Français l'a toujours été !

Toi-même, *Marganella*, n'arrives-tu pas d'une lointaine colonie, et ta coquille n'importe-t-elle  
pas des saveurs inconnues d'Angola, qui sait, du Cap-Vert ?

Tes cils vibratiles fendent les flots transparents du bassin.

*Mais ?! Quelle gangue de  
plastique m'empêche de  
vaquer à ma guise ?*

C'est pour ~~ton~~ bien, ma grande !  
notre

Sans ça, le dragage intempestif les becs des  
goélands des sternes des grèbes des mouettes les  
algues gonflées à l'étain et, par analogie, le  
carénage des bateaux la force des tères les pinces  
du crabe vert les mâchoires du thon du bar, oui,  
tous t'engouffreraient... à notre place !

Avec sa moustache hirsute, le pédicule posé sur une pelote de laine, ton naissain ferait  
le bonheur d'une carte postale.

Tout petit, on m'a fait gober des tas d'horreurs sur ta pomme.

Entre autres, que tu te délectais d'hippocampes – tu croquais leurs têtes  
quand ils se penchaient pour voir ton arlésienne de perle.

Ce caprice gastronome avait bon dos qui, assumant la mort du petit cheval,  
innocentait le jet-ski. La belle affaire !

Tu me dégoûtais, enfant – à cause de ces racontars, tous basés sur notre  
dévotion à l'angoisse de castration.

Combien ont le courage de regarder  
battre ton cœur une dernière fois  
avant d'arracher le muscle ?

Nostalgie lorsqu'on jette la carcasse dans le  
seau – une qu'on n'aura plus... Le dernier regard  
vaut bien qu'on en égorge une autre, et sur le  
champ ! *L'ostréicilleur* est forcément *serial*.

Même si tout le monde ne partage pas cet avis : on rencontre des  
partisans du gobage unique.

Combien de fois j'ai vu arriver dans les sas des services d'urgences les victimes des huîtres,  
reconnaisables entre toutes à leur bandage maison (la plupart du temps, un torchon imbibé  
d'iode) et aux cris lâchés en arrivant – se planter un couteau à huître dans la paume de la main,  
c'est douloureux, humiliant, vécu avec un grand sentiment d'injustice – exactement comme  
ces procès verbaux (l'amende salée et le retrait des points sur le permis de conduire) pour un  
stop abusif ou une ligne continue imaginaire – imaginaire sauf dans la tête de ces flics qui se  
croient obligés de se cacher pour faire régner l'ordre, quand on sait que les politiques s'en  
mettent plein les fouilles. Vous dire si ça fait mal !

Les plaies délabrées, les sections du nerf médian  
ou de l'artère radiale, les ruptures des tendons  
fléchisseurs, les fractures des métacarpes – et  
j'en passe – j'en ai vu des vertes et des pas  
mûres.

Je me posais toujours les mêmes questions

*les survivants dégustent-ils  
les mollusques avec le  
même plaisir ?*

Hum, ce petit goût de sang

*pur fantasme ?*

*Gardent-ils ou non sa part au mal-adroit/heureux ?*

J'ai dansé le pogo pieds nus sur des coquilles d'huîtres, post-adolescent, en guise de  
résistance au Bassin, abhorré alors comme tout signe ostensible de richesse. Mais elles  
étaient vides et tranchantes. On m'a vite fait passer la bouteille de Johnny Walker.

Huître – Ô SALOPE !

Tu te baises toi-même, et puis on te vend sur le trottoir ou – privilège de fantoche – dans un  
beau *saloon*.

On ne te demande pas ton avis. On t'a sauvé, alors tu la fermes (si tu l'ouvres, c'est mauvais signe).  
 Huître, pute, te voilà VIVANTE ! Entre l'anthropocentrisme et la négation, je parle désormais  
 de toi à la quatrième personne. Te voici parquée dans ma concession personnelle, sur une  
 tuile de raccord, quelque part entre Ponge et Hocquard. Dors, ma douce belle.

C'est étrange de placer mon huître dans *Vacarme*, non \* ? On la croiserait plutôt dans une revue régionaliste, surtout que le ton un peu plagiaire de cet article s'y prête. Eh bien, ce déplacement, cette incongruité font précisément l'intérêt de la chose. Je n'allais pas refaire le coup du *Carnac de Roche* !

De toute façon, ce texte n'est qu'un relevé de notes. Bientôt je le fonderai dans un récit plus dense, éclaté, qui prendra sa source dans une anecdote – que voici.

Un ami Ferré-capien retrouve par hasard, à Marmande, le bateau (couvert de chapeaux chinois) dans lequel, gamin, son père l'amenait sillonner les chenaux du Bassin. Il le retape,

que l'occasion dominicale se présente à nouveau d'êtreindre ses souvenirs.

Un jour, le moteur tombe en panne. *Merde !* Il s'échoue contre la Conche du Mimbeau. Le voici errant jambes nues dans la vase, des heures durant, puis nageant quand la marée remonte, brassant à la dérive de sa mémoire. De la villa où vécut Jean Anouilh, dite *Le pêcheur*, on lui fait *coucou*, et des maisons alentour on salue également, un verre à la main.

Signes d'encouragements ?

Des enfants courent autour de transats, tandis que mon ami s'éloigne dangereusement vers l'extrémité de la passe Nord, aussi perdu qu'un naissain coupé de sa tuile.

Scotché à un fuseau salutaire il reste là une éternité, à la merci des déferlantes.

Il croit même apercevoir Grande Faucille la maman marsouin.

La coque de noix (remise à flot) reprendra seule son cabotage, etc. etc.

Je vous rassure tout de suite, l'histoire finira bien. Je l'écrirai à partir de textes rédigés par moi à *la manière de* – comme cette fantaisie ostréicole. J'en prélèverai des bouts, je les assemblerai en réseau – on verra bien comment. J'écrirai en crabe, ceci pour démonter la vulgate mimétique, pour faire naître d'une histoire plate sa vérité. L'histoire plate, telle *edulis*, c'est la disparue qu'on regrette toute sa vie et pour laquelle on va développer des trésors de styles aussi dérisoires que la corne du rhinocéros. Ma tronçonneuse est prête.

\* Pour *Vacarme*, au départ, j'envisageais d'écrire un texte politique en racontant l'histoire d'une jeune femme – nommons-la *Princesse* – vingt ans, Nigériane. Princesse croque avec talent (dans son *broken english*) les disputes avec ses voisins camerounais pour un no man's land pétrolière, les baffes reçues adolescente d'un mari polygame, l'enfant porté trop jeune, les armes qu'elle refuse de prendre et, pour finir, l'aller simple vers Pau inconnue et ce poste sans équivoque de jeune fille au pair. Par dessus tout, le camp marocain de « formation » – deux mois de sinécure ! Dès lors, Princesse, pressée par son réseau, acculée clandestine, jambes multi-écartées, malmenée par les flics, rompues au pied de grue (!) dans les salles d'accueil des assos meublées ikéa, que dire des séances de pause dans les prétoires – miracle de l'aide juridictionnelle – à celles tristes du Centre de Rétention – mais toujours, Princesse, impassible, tirée à quatre épingles, maniant un humour que personne n'ose comprendre puisque l'esclave en est dépourvu d'office, incapable (qu'elle est) de ressentir quoi que ce soit, incapable de faire du lèche-vitrine, incapable d'avoir un orgasme si on écoute les rombières autoproclamées chiennes de garde. Princesse définitivement étiquetée – pourtant plus libre que nombre des vieux croûtons qui la plaignent. Elle ressent des choses, elle ! Bientôt, on ne fumera plus dans aucun lieu public en France. Mais voilà, j'ai renoncé à Princesse.

Oui,

Manque de distance, littéralité incontrôlable... J'ai laissé tomber, préférant tailler dans le gras de l'huître.